



Le

PAPILLON,

Feuille des salons et de l'entr'acte.

LITTÉRATURE, ARTS, POÉSIE, NOUVELLES, THÉÂTRES, MODES, ANNONCES.



DE L'ÉMANCIPATION DES FEMMES.

A CHARLES NODIER.

Mes amis, et surtout mes *amies* qui connaissent mon admiration sans borne pour le caractère et les œuvres de Nodier, s'attendaient à une grande explosion de fureur contre *ce bon Charles*, qui se couvre, disent-elles, de la plus noire ingratitude en se prononçant contre notre *émancipation*. J'avoue que je ne m'attendais guère à le rencontrer dans l'arène ou sous deux bannières opposées. Les champions et les détracteurs du sexe *faible* rompent des lances pour et contre et se combattent par de continuelles persifflages, d'insolentes diatribes ou de plates flatteries.

Je m'attendais encore moins à le voir se ranger parmi ceux qui redoutent notre *émancipation*, et certes, je l'aurais bien abandonné à la vindicte de ces dames, si je n'avais cru voir au travers de ses plaisanteries, une demie conviction de la justice de notre cause, que je tiendrais à grande gloire de rendre complète : il ne s'agit pour cela que de nous entendre. Essayons.

Je déclare que je suis ici l'interprète de la plupart des femmes qui se sont élevées le plus vigoureusement contre l'espèce d'ilotisme auquel l'organisation de la société nous condamne, et toutes affirment que les hommes ne comprennent pas, ou feignent de ne pas comprendre ce que nous entendons par *émancipation* ; ceci est d'une application générale, car Nodier sait parfaitement où se bornent nos prétentions à ce sujet. Le mot *émancipation* s'est fait entendre pour la première fois à la tribune saint-simonienne, et depuis on affecte de confondre notre louable désir d'acquérir des qualités solides, des idées larges, avec les rêveries de ces utopistes. Si une femme s'essayant dans un art, dans une science, réclame sa place dans le monde littéraire et scientifique, on crie aussitôt à la *femme libre* : et par là on entend la femme foulant aux pieds toutes les vertus de son sexe, n'ayant plus ni pudeur ni grâce, se faisant homme pour l'indépendance et les mœurs, et ne gardant de la femme que juste ce qu'il en faut pour l'avilir ; le mépris général ferait bien vite justice de ces prétentions hermaphrodites si elles se présentaient, et nous serions les premières à flétrir un si odieux caractère. Mais nous déclarons que nous ne voulons aucun des droits sociaux et politiques que votre prévoyant égoïsme nous refuse, et dont la restitution, à ce que vous dites, nous priverait de nos agrémens. Puisque Nodier nous assure qu'il n'est pas possible de *s'éprendre pour la sous-préfet* ni de *soupirer pour la receveur des contributions*, nous renonçons bien vite à ces hautes dignités, mais nous voulons vous faire avouer qu'il est bien absurde le pré-

ugé qui, en nous éloignant du plus chétif emploi, frappe de ridicule la femme qui se sent assez d'énergie pour chercher dans ses talens une ressource contre la misère, quand la société comme vous l'avez faite ne lui laisse d'autre alternative que la servitude, le suicide ou l'infamie.

Maintenant qu'il est convenu que nous ne voulons rien ôter à votre puissance, voudrez-vous nous permettre de cultiver les arts, la littérature, les sciences même, sans encourir la qualification grotesque de *Stoking-blue!* afin qu'institutrices de nos filles, nous ne soyons plus obligées d'abandonner leur éducation à des mercenaires qui en font de petits êtres faux et frivoles, honte de leur sexe et fléau de la société.

Le temps est loin de nous où l'on croyait que les femmes perdaient à orner leur esprit leurs plus précieuses qualités de cœur. Assez de femmes distinguées dans tous les arts ont prouvé qu'elles pouvaient avoir des talens et des vertus, et que même les unes étaient le gage des autres; et j'en appelle à Nodier lui-même. Si, au lieu de cette longue liste d'*Amélie*, de *Joséphine*, etc., qui se sont succédées assez rapidement, et qui n'ont eu d'autre mérite que celui d'avoir été chantées par lui, il eût rencontré une femme à laquelle aucun enthousiasme n'eût été étranger, qui eût compris le savant aimable, le littérateur instruit, croit-il qu'il aurait trouvé moins de constance et de dévouement dans son amour, parce qu'elle aurait été peintre, poète, artiste enfin? et je dis ceci pour montrer que nous ne voulons pas renoncer à *l'ascendant de l'ame et de la sensibilité*, à nos *histoires de cœur*, qui ne sont, hélas! souvent que des romans, et qu'en demandant notre *émancipation* purement intellectuelle, nous n'avons d'autre but que le perfectionnement moral de la femme. Voilà le cadre dans lequel nous renfermons cette grande question d'*émancipation* qui n'a certes rien d'effrayant pour les droits du sexe fort.

Je n'aurais pas osé répondre au spirituel persiflage de

Nodier, si je n'étais forte de la connaissance d'un fait sur lequel je fonde toutes mes prétentions de le convaincre de félonie et de le rallier à notre cause. C'est qu'il a pris soin de donner dans sa *propre famille* le démenti le plus formel à ses argumens contre l'instruction des femmes.

Nous lui pardonnons donc sa défection momentanée tout en l'avertissant que nous trouvons beaucoup d'*orgueil* dans les *humbles* motifs qu'il nous en donne, mais nous lui gardons rancune pour avoir dit qu'il nous permettait d'avoir autour de nous autant d'influence *qu'un pair de France et autant d'esprit qu'un député*. Quand à moi je déclare que je renonce à toute espèce d'émancipation si elle doit me mener là.

M^{lle} J. D.

L'ENLÈVEMENT DE LA PETITE.

Un militaire de mes amis, qui est mort de la fièvre en Grèce, il y a quelques années, me conta un jour la première affaire à laquelle il avait assisté. Son récit me frappa tellement que je l'écrivis de mémoire aussitôt que j'en eus le loisir. Le voici.

« Je rejoignis le régiment le 4 septembre au soir. Je trouvai le colonel au bivouac. Il me reçut d'abord assez brusquement; mais après avoir lu la lettre de recommandation du général B..., il changea de manières, et m'adressa quelques paroles obligeantes.

« Je fus présenté par lui à mon capitaine, qui revenait à l'instant même d'une reconnaissance. Ce capitaine, que je n'eus guère le temps de connaître, était un grand homme brun, d'une physionomie dure et repoussante. Il avait été simple soldat, et avait gagné ses épaulettes et sa croix sur le champ de bataille. Sa voix, qui était enrouée et faible, contrastait singulièrement avec les proportions presque gigantesques de sa personne. On me dit qu'il



à chaque instant quelque pensée sinistre se reproduisait avec plus de force, et me réveillait en sursaut.

« Cependant la fatigue l'avait emporté, et quand on battit la diane, j'étais tout-à-fait endormi. Nous nous mimés en bataille, on fit l'appel, puis on remit les armes en faisceaux, et tout annonçait que nous allions passer une journée tranquille.

« Vers trois heures un aide-de-camp arriva, apportant un ordre. On nous fit reprendre les armes; nos tirailleurs se répandirent dans la plaine; nous les suivîmes lentement, et au bout de vingt minutes nous vîmes tous les avant-postes des Russes se plier et rentrer dans la redoute.

« Une batterie d'artillerie vint s'établir à notre droite, une autre à notre gauche, mais toutes les deux bien en avant de nous. Elles commencèrent un feu très-vif sur l'ennemi qui riposta énergiquement, et bientôt la redoute de Cheverino disparut sous des nuages épais de fumée.

« Notre régiment était presque à couvert du feu des Russes par un pli de terrain. Leurs boulets, rares d'ailleurs pour nous (car ils tiraient de préférence sur nos canoniers), passaient au-dessus de nos têtes, ou tout au plus nous envoyaient de la terre et de petites pierres.

« Aussitôt que l'ordre de marcher en avant nous eût été donné, mon capitaine me regarda avec une attention qui m'obligea à passer deux ou trois fois la main sur ma jeune moustache, d'un air aussi dégagé qu'il me fut possible. Au reste je n'avais pas peur, et la seule crainte que j'éprouvasse, c'était que l'on s'imaginât que j'avais peur. Ces boulets inoffensifs contribuèrent encore à me maintenir dans mon calme héroïque. Mon amour-propre me disait que je courais un grand danger, puisqu'enfin j'étais sous le feu d'une batterie. J'étais enchanté d'être si à mon aise, et je pensai au plaisir de raconter la prise de la redoute de Cheverino, dans le salon de madame de B..., rue de Provence.

« Le colonel passa devant notre compagnie; il m'adressa

la parole : « Eh bien, vous en allez voir de grises, pour votre début. » Je souris d'un air tout-à-fait martial, en brossant la manche de mon habit, sur laquelle un boulet, tombé à trente pas de moi, avait envoyé un peu de poussière.

« Il paraît que les Russes s'aperçurent du mauvais succès de leurs boulets, car ils les remplacèrent par des obus qu pouvaient plus facilement nous atteindre dans le creux où étions postés. Un assez gros éclat m'enleva mon schako, et tua un homme auprès de moi. »

« Je vous fais compliment, » me dit le capitaine, comme je venais de ramasser mon schako, « vous en voilà quitte pour la journée. » Je connaissais cette superstition militaire qui croit que l'axiôme *non bis in idem* trouve son application aussi bien sur un champ de bataille que dans une cour de justice. Je remis fièrement mon schako. « C'est faire saluer les gens sans cérémonie, » dis-je aussi gaîment que je pus. Cette mauvais plaisanterie, vu la circonstance, parut excellente. « Je vous félicite, reprit le capitaine, vous n'aurez rien de plus, et vous commanderez une compagnie ce soir : car je sens bien que le four chauffe pour moi. Toutes les fois que j'ai été blessé, l'officier auprès de moi a reçu quelque balle morte, et ajouta-t-il d'un ton plus bas et plus honteux, leurs noms commençaient toujours par un P. »

« Je fis l'esprit fort; bien des gens auraient fait comme moi; bien des gens auraient été aussi bien que moi frappés de ces paroles prophétiques. Conscrit comme je l'étais, je sentais que je ne pouvais confier mes sentimens à personne, et que je devais paraître toujours froidement intrépide.

« Au bout d'une demi-heure, le feu des Russes diminua sensiblement; alors nous sortîmes de notre couvert pour marcher sur la redoute.

« Notre régiment était composé de trois bataillons. Le deuxième fut chargé de tourner la redoute du côté de la

gorge ; les deux autres devaient donner l'assaut. J'étais dans le troisième bataillon.

En sortant de derrière l'espèce d'épaulement qui nous avait protégés, nous fûmes reçus par plusieurs décharges de mousqueterie qui ne firent que peu de mal dans nos rangs. Le sifflement des balles me surprit : souvent je tournais la tête, et je m'attirai ainsi quelques plaisanteries de la part de mes camarades plus familiarisés avec ce bruit. « A tout prendre, une bataille n'est pas une chose si terrible ! »

« Nous avançâmes en pas de course, précédés de tirailleurs : tout à coup les Russes poussèrent trois houras, trois houras distincts, et restèrent silencieux et sans tirer. « Je n'aime pas ce silence, dit mon capitaine ; cela ne nous présage rien de bon. » Je trouvai que nos gens étaient un peu trop bruyans, et je ne pus m'empêcher de faire intérieurement la comparaison de leurs clameurs tumultueuses avec le silence imposant de l'ennemi.

« Nous parvînmes rapidement au pied de la redoute, les palissades avaient été brisées et la terre bouleversée par nos boulets. Les soldats s'élançèrent sur ces ruines nouvelles, avec des cris de *Vive l'Empereur!* plus forts qu'on ne l'aurait attendu de gens qui avaient déjà tant crié.

« Je levai les yeux, et jamais je n'oublierai le spectacle que je vis. La plus grande partie de la fumée s'était élevée, et restait suspendue comme un dais à vingt pieds au-dessus de la redoute. Au travers d'une vapeur bleuâtre on apercevait derrière leur parapet à demi-détruit les grenadiers russes, l'arme haute, immobiles comme des statues. Je crois voir encore chaque soldat, l'œil gauche attaché sur nous, le droit caché par son fusil élevé. Dans une embrasure, à quelques pieds de nous, un homme tenant une lance à feu était auprès d'un canon.

« Je frissonnai, et je crus que ma dernière heure était venue. « Voilà la danse qui va commencer, s'écria mon ca-

pitaine. Bousoir. » Ce furent les dernières paroles que je l'entendis prononcer.

« Un roulement de tambours retentit dans la redoute. Je vis se baisser tous les fusils. Je fermai les yeux, et j'entendis un fracas épouvantable, suivi de cris et de gémissemens. J'ouvris les yeux, surpris de me trouver encore au monde. La redoute était de nouveau enveloppée de fumée. J'étais entouré de blessés et de morts. Mon capitaine était étendu à mes pieds : sa tête avait été broyée par un boulet, et j'étais couvert de sa cervelle et de son sang. De toute ma compagnie il ne restait debout que six hommes et moi.

« A ce carnage succéda un moment de stupeur. Le colonel, mettant son chapeau au bout de son épée, gravit le premier le parapet, en criant *Vive l'Empereur!* il fut suivi aussitôt de tous les survivans. Je n'ai presque plus de souvenir net de ce qui suivit. Nous entrâmes dans la redoute, je ne sais comment. On se battit corps à corps au milieu d'une fumée si épaisse que l'on ne pouvait se voir. Je crois que je frappai, car mon sabre se trouva tout sanglant. Enfin j'entendis crier victoire! et la fumée diminuant, j'aperçus du sang et des morts sous lesquels disparaissait la terre de la redoute. Nos canons surtout étaient encombrés par des tas de cadavres. On deux cents hommes debout, en uniformes français, étaient groupés sans ordre, les uns chargeant leurs fusils, les autres essuyant leurs baïonnettes. Onze prisonniers russes étaient avec eux.

« Le colonel était reaversé tout sanglant sur un caisson brisé, près de la gorge. Quelques soldats s'empresaient autour de lui : je m'approchai : « Où est le plus ancien capitaine? » demandait-il à un sergent. — Le sergent haussa les épaules d'une manière très-expressive. — « Et le plus ancien lieutenant? — Voici monsieur qui est arrivé d'hier, dit le sergent d'un ton tout-à-fait calme. — Le colonel sourit amèrement. — « Allons, monsieur, me dit-il, vous commandez en chef; faites promptement fortifier la gorge

de la redoute avec ces chariots, car l'ennemi est en force ; mais le général C*** va nous faire soutenir. » — « Colonel, lui dis-je, vous êtes grièvement blessé ? » — « F....., mon cher, mais la redoute est prise. »

MÉRIMÉE.

—*—

VOYAGE.

Sur le Rhône
Dont la Saône
Suit la loi.
O nacelle,
Sur ton aile,
Porte-moi.

L'onde passe,
Et s'efface ;
A nos yeux
Un doux voile
Bientôt voile
Ces beaux lieux.

L'eau serpente,
L'oiseau chante,
Des ilots
A la proue
Vole et joue
Sur les flots.

Dans leur coupe
Se découpe
L'arbre en fleurs.
Tout s'y mire,
On admire
Leurs couleurs.

Mais la rive
Où j'arrive

Ne m'est rien.
Car mon ame
Ne réclame
Plus nul bien.

Et qu'importe
Où l'on porte
Tous ses pas ?
Quelle grève
Clot le rêve
D'un cœur las !

Le voyage
Se partage
Par le sort ;
Espérance,
Et souffrance,
Puis la mort.

Lyon 6 Août 1884.

XAVIER MARMIER.



L'ART DE VIVRE SANS MANGER.

L'homme est naturellement artiste. Le propre de l'artiste est de mener joyeuse vie. Aussi l'homme a-t-il fait l'Art d'être heureux en son Ménage, l'Art de ne pas payer ses dettes, l'Art de mettre sa cravatte sans se serrer le cou, l'Art d'écrire sans savoir écrire, l'Art de se faire aimer des femmes qui n'aiment pas, l'Art de gagner sa vie sans rien faire. Voici le complément, l'admirable, l'introuvable, le sublime ; voici l'Art de vivre sans manger !

Je n'attendais pas moins de ce siècle de lumières. On doit y vivre d'un peu d'ombre, d'un rayon de soleil, d'un clair de lune, d'une étoile qui file, de la moindre bagatelle impalpable, invisible, d'un atôme crochu ou non crochu, d'une molécule, d'un animal-

cule, d'un corpuscule, d'un zéphyre, du vent que fait un soufflet sur la joue ou sur le feu, d'une baliverne, de moins que rien, de rien du tout.

L'Art de vivre sans manger destitue les cuisinières, les maîtres d'hôtel, les valets de bouche, les restaurateurs, les demoiselles de restaurant, les fourneaux, les souprières, la soupe, les bifteck, les bœufs, les moutons, les veaux, les lièvres, les jardins, les légumes, le pain, les boulangers, la farine, la pâte, les fours, les assiettes, les plats, tout ce qui se mange, tout ce qui sert à manger, les tables, les dents, les couteaux, les fourchettes, les cuillers ou cuillères, les râpiets, les truffes, les pâtés, que sais-je.

Il n'y aura plus de macédoines, de macaronis, de poules, d'œufs, d'omelettes au sucre, de courges, de citrouilles à sucre. On pourra se passer de melon, des oranges du P^{er} Empire, des coqs, des lapins, des chats, des tourtières, des saute-broches; on pourra se passer des mers d'Inde, des poissons, des aérodytes, des oiseaux, des papillons, des insectes.

Avec cette découverte, les philosophes, les savants, les vieillards de vivre sans manger, les enfants peuvent servir une cuisinière et les maîtres d'hôtel.

Je ne sais ce que ça vaudra, mais ça ne m'en mets nullement en peine, loin de-là. Ce m'est une grande joie de voir que j'économiserai cent sous par jour et pour le moins quatre indigestions par mois.

Eh! soit l'art de vivre sans manger, ça ne m'empêchera pas de pendre de désespoir. Que m'importe! Le bonhomme, père émanation de Dieu, ne mange-t-il pas depuis cinq mille ans passés, et n'est-il pas temps que son existence glouttonnerie finisse?

Quoi de plus absurde, je dirai même de plus cruel, que de s'attabler devant d'innocents pigeons, de tendres poulets, d'agréables dindons, et de s'en aller furieusement leur porter le couteau dans le cœur? Pythagore l'a-

vait défendu. On s'est moqué de sa défense. Mais enfin le jour est venu, jour ineffable où l'homme ne doit plus rien manger.

Le miraculeux en ceci, c'est qu'on ne vivra même pas comme le vieil Hermoppius, du souffle des jeunes filles. Dans le souffle d'une jeune fille il peut se rencontrer quelque chose à croquer sous la dent. Vous ne croquerez rien, vous ne mangerez rien et vous vivrez. Bien, je ne sais, mais vous vivrez.

Cette découverte digne des Trappistes vient d'être faite par un ami des légumes inoffensifs, un ami de l'humanité, un ennemi des indigestions.

Pour mettre son secret, fort simple du reste, à la portée des estomacs du plus grand nombre, il l'a formulé dans une feuille d'impression qui se vend cinq sous.

Achetez pour cinq sous l'art de vivre sans manger.

Si vous n'avez pas de monnaie dans votre poche, priez votre voisin de vous passer le *Papillon*, et vous saurez gratis :

Que l'art de vivre sans manger consiste....

Je vous le donne à deviner en cent, en mille, en dix mille, en un million de milliards.

L'art de vivre sans manger...

Eh bien! vous ne devinez pas?

Voici : au lieu de manger, il s'agit tout simplement.... de boire.

Au moment où il fit cette découverte, l'auteur était sans doute plein de son sujet.



— Les écuyers Paul et Bastien font leur clôture définitive ce soir et demain. Nous engageons les retardataires à ne pas perdre une occasion qu'ils ne retrouveront pas de long-temps; qu'ils se hâtent d'aller voir les deux Gladiateurs et la lutte de M. Théophile! Tous les écuyers et les deux Clowns redoubleront d'efforts et de zèle pour emporter les suffrages des Lyonnais.

On lit dans le *Précurseur* :

La guerre continué au théâtre entre la direction et les artistes. Le directeur sur l'affiche où il annonce aujourd'hui qu'il est obligé de faire relâche, donne les noms des artistes qui refusent de jouer, ainsi que le montant de leurs appointemens, et la somme qui leur reste due. Cette dernière somme ne s'élève pour tous qu'à 2,227 fr. 35 c. ; et l'un d'eux redoit au contraire à la direction au lieu d'être son créancier. Outre cela, M. Lecomte annonce qu'il demandera aux tribunaux un dédommagement pour le préjudice que lui cause la fermeture du théâtre.

Voici maintenant la réplique des artistes :

Au rédacteur du *Précurseur* :

Monsieur,

Les affiches que M. Lecomte a fait placarder aujourd'hui nécessitent de notre part une réponse que vous voudrez bien insérer dans votre journal. Le chiffre total de sa dette envers les artistes est inexact. Le public qui juge sainement et sans passion comprendra, nous l'espérons, que si, d'après l'aveu du directeur lui même, sa dette envers nous était minime, plus il prouve par là l'impuissance de son crédit ou sa mauvaise volonté de s'acquitter, *bien qu'il ait fait d'abondantes recettes.*

Nous l'avons dit dans notre lettre d'hier et nous le répétons aujourd'hui : un mémoire paraîtra qui mettra dans tout son jour la délicatesse de nos procédés envers M. Lecomte, et ceux qu'il a employés à notre égard.

Agréez, etc.

Sallerin Deguise, Monval, G. Blès, Morin et femme, Duprez, Finart, Thyerry, Ray, Vadé-Bibre, L. Adolphe, P. Corrège Delaunay, Charrière, pour ma femme Meunier, Valmore, Germain, Anna Trabattoni.

On lit dans le *Journal du Commerce* de Lyon.

Nous avons parlé de la maladie grave dont a été, depuis plusieurs jours, atteint notre célèbre mécanicien Jacquard auquel nos fabriques d'étoffes de soie sont redevables de cette admirable invention qui a porté à un si haut point leur prospérité et leur renommée.

Aujourd'hui, nous avons la douleur d'annoncer que M. Jacquard a succombé à cette cruelle maladie qui n'inspirait que des craintes trop fondées à sa famille et à ses nombreux amis dont il a reçu jusqu'à ses derniers momens les plus touchans témoignages d'intérêt.

Sa perte sera vivement sentie, et les regrets qu'elle excite seront d'autant plus durables qu'une éternelle reconnaissance lui est acquise pour la découverte sans prix dont il a doté la principale industrie lyonnaise.

A M. le Rédacteur du Papillon.

Veillez, monsieur, donner place dans votre feuille à ma réponse à une lettre calomnieuse insérée dans le JOURNAL DU COMMERCE de vendredi; l'état de ma santé est le seul motif qui m'ait empêché de jouer jeudi, 7 août. Je sais trop ce que je dois au public pour ne pas faire taire des raisons d'intérêt, si j'en avais avec la direction, devant les devoirs de l'artiste, vis-à-vis des spectateurs.

Agrérez, etc.

BRETON,

ARTISTE DU GYMNASÉ LYONNAIS.

TIR AU PISTOLET DE MARÉCHAL.

Notre ville voit chaque jour s'élever dans son sein de nouveaux établissemens, qui bientôt ne lui laisseront rien à envier à la capitale. M. Maréchal vient d'ouvrir à l'impatience des amateurs son superbe tir, allée Morand, aux Brotteaux. Construit avec élégance, offrant toutes les commodités que présentent les tirs de Paris, le tir de M. Maréchal est appelé à avoir une longue vogue. Il sera de bon ton d'aller casser la poupée chez lui. Le pistolet est devenu une armement nécessaire à tout le monde. Car le duel malheureusement est à l'ordre du jour. Et mieux vaut s'y exposer avec quelques avantages que de mettre sa vie à la merci du plus adroit; et puis considéré seulement sous le rapport de l'adresse, le tir est un amusement qui en vaut beaucoup d'autres. Allez donc visiter le tir de M. Maréchal; moyennant 7 fr. et cent balles il fait de vous un homme capable de rendre raison à l'homme le plus écervellé.

— * —

— L'éclairage au gaz qui produisait un si bel effet sur la place de la Comédie et devant l'Hôtel-de-Ville, vient d'être

supprimé. L'administration municipale ne veut pas que la cité soit trop éclairée.

LE PÈRE LACHAISE.

Recueil (in 4° Jesus) de 150 dessins au trait des principaux Monuments de ce célèbre cimetière, avec échelles de proportion, ouvrage moral, neuf en ce genre, et d'un véritable intérêt, par QUAGLIA, ex peintre attaché à l'impératrice JOSÉPHINE. Prix, (expédié franco) 12 fr. Pour évi-er toute contrefaçon, s'adresser à l'auteur, rue de Harlay-du-Palais, n° 2. Joindre la valeur à la demande, par un mandat sur la poste ou sur une maison de Paris. — Le roi des Français et le roi de Suède et de Norvège ont souscrit à cet ou-



L'INTERPRÈTE

ou

LE MAITRE DE LANGUES MODERNES

JOURNAL ANGLAIS, FRANÇAIS ET ITALIEN,

Au moyen duquel on peut apprendre seul les langues Anglaise, Française et Italienne. — Ce journal est rédigé par des hommes de lettres anglais, français et italiens, qui s'appliqueront à faire connaître le génie de chacune de ces langues, à développer leur principes constitutifs soit généraux soit particuliers. Leurs difficultés seront expliquées avec clarté; de manière que l'on puisse étudier ces langues sans avoir besoin d'efforts ni de recherches: une application ordinaire suffira. On donnera fréquemment des morceaux remarquables sur la littérature de la France, de l'Angleterre et de l'Italie. Les sujets à étudier seront pris ordinairement dans l'histoire de ces trois peuples, de manière que l'on puisse apprendre en même temps leur histoire.

Le prix du Journal est de 9 fr. par an pour la France et de 11 fr. pour l'étranger. Le Journal paraît deux fois par mois en 24 colonnes, ou en 48 quand les deux n°s seront réunis.

On s'abonne à Paris, au Bureau de L'INTERPRÈTE, rue des Bernardins, n° 48; on s'abonne à Lyon, au bureau du journal LE PAPILLON, à l'imprimerie de L. Boitel, quai St-Antoine, 36.